Guy de Maupassant

Histoire vraie

nouvelle

William Henry Scott (1783-1862), *Le repas de fête des chasseurs* (1816).

Guy de Maupassant (1850-1893).

UN GRAND VENT SOUFFLAIT au-dehors, un vent d'automne mugissant et galopant, un de ces vents qui tortent les dernières feuilles et les emportent jusqu'aux nuages. Les chasseurs achevaient leur dîner, encore bottés, rouges, animés, allumés. C'étaient de ces demi-seigneurs normands, mi-bourraux, mi-gentilshommes, riches et vigoureux, taillés pour causer les contes des bœufs lorsqu'ils les arrêtent dans les foires.

Ils avaient chassé tout le jour sur les terres de maître Blondel, le maire d'Epaville, et ils mangeaient maintenant autour de la grande table, dans l'espoir de forme-chasse dont était propriétaire leur hôte.

Ils parlaient comme on hurle, réalent comme ruginent les faons, et buvaient comme des citernes, les jambes allongées, les coudes sur la nappe, les yeux hoisants sous la flamme des lumpes, chauffés par un foyer formidable qui jetait au plafond des lueurs sanglantes ; ils causaient de chasse et de chiens. Mais ils étaient, à l'heure où d'autres idées viennent aux hommes, à moitié gris, et tous suivaient de l'œil une forte fille aux joues rebondies qui portait au bout de ses poings rouges les larges plats chargés de nourritures.

Soudain un grand diable qui était devenu véritablement après avoir réalé pour être pris, et qui saignait toutes les bêtes de l'arrondissement, monsieur Séjour, s'écria :

« Ceblius, mais! Blondel, vous avez la une bobonne qui n'est pas piquée des vers. »

Et un rire retentissant éclata. Alors un vieux noble déclarant, tombé dans l'alcool, monsieur de Varnetot, éleva la voix :

« C'est mon qui ai eu jadis une drôlé d'histoire avec une filette comme ça! Tenez, il faut que je vous la raconte. Toutes les fois que j'y pense, ça me rappelle Mirza, ma chienne, que j'avais vendue au centre d'Hautemesnil et qui revenait tous les jours, dès qu'on la lâchait, tant elle se pouvait me quitter. A la fin je m'suis fâché et j'ai pris l'conte de la tenrié à la chaîne. Savez-vous qu'elle l'a fait ch'bien? Elle est morte de chagrin.

« Mais, pour en revenir à ma bonne, v'la l'histoire. »

* * *

J'avais alors vingt-cinq ans et je vivais en garçon, dans mon château de Villebon. Vous savez, quand on est jeune, et qu'on a des rentes, et qu'on n'emploie tous les soirs après dîner, on a l'esit de tous les cités.

Bientôt je découvrir une jeunesse qui était en service chez Deboulot, de Cauville. Vous avez bien connu Deboulot, vous, Blondel? Bref, elle m'enplaît si bien, la gredine, que j'allai un jour trouver son maître et je lui proposai une affaire. Il me cédérait sa servante et je lui vendrais ma jument noire, Cocotte, dont il avait envie depuis bientôt deux ans. Il me tendit la main : « Topez là, monsieur de Varnetot. » C'était marché conclu; la petite vint au château et je conduisis moi-même à Cauville ma jument, que je laissai pour trois mois en ferme.

Dans les premiers temps, ça alla comme sur des roulettes. Personne ne se doutait de rien; seulement Rose m'aimait un peu trop pour mon goût. C'l'enfant là, voyez-vous, ce n'était pas l'importé qui. Elle devait avoir quelqu'chose de pas commun dans les veines. Ça venait encore de quequ'fille qui aura fauté avec son maître.

Bref, elle m'adorait. C'était des caïoleries, des manœuvres, des p'tits noms de chien, des tas d'gentillesses à me donner des rêtesions.

Je me disais : « Faut pas qu'ça dure, ou je me laisserai prendre! » Mais on me me prend pas facilement, moi. Je ne suis pas de ceux qui on enpêle avec deux baisers. Enfin j'avais l'intil; quand elle m'amonça qu'elle était grosse.

Pif! pan! c'est comme si on m'avait tiré deux coups de fusil dans la poitrine. Et elle m'embrassait, elle m'embrassait, elle riait, elle dansait, elle était folle, quoi! Je me dis en premier jour : mais, la mak, je me raisonnai. Je pensais : « Ça y est; mais faut parer le coup, et couper le lé, dl'é tout que temps. » Vous comprenez, j'avais mon père et ma mère à Barneville, et ma sœur marrée au marquis d'Yquem, à Rolleboc, à deux lieues de Villebon. Pas moyen de blaguer.

Mais comment me tirer d'affaire? Si elle quittait la maison, on se douterait de quelque chose et on saurait. Si je la gardais, on verrait bientôt l'bouquet; et puis, je ne pouvais la laicher comme ça.

J'en parlai à mon oncle, le baron de Cretteuil, un vieux lapin qui en a connu plus d'une, et je lui demandai un avis, il me répondit tranquillement :

« Il faut la marier, mon garçon. »

Je fis un bond.

« La marier, mon oncle, mais avec qui? »

Il haussa doucement les épaules :

« Avec qui tu voudras, c'est ton affaire et non la mienne. Quand on n'est pas de son entpèle avec deux baisers. Enfin j'avais l'intil; quand elle m'annonça qu'elle était grosse.

Pif! pan! c'est comme si on m'avait tiré deux coups de fusil dans la poitrine. Et elle m'embrassait, elle m'embrassait, elle riait, elle dansait, elle était folle, quoi! Je me dis en premier jour : mais, la mak, je me raisonnai. Je pensais : « Ça y est; mais faut parer le coup, et couper le lé, dl'é tout que temps. » Vous comprenez, j'avais mon père et ma mère à Barneville, et ma sœur marrée au marquis d'Yquem, à Rolleboc, à deux lieues de Villebon. Pas moyen de blaguer.

Mais comment me tirer d'affaire? Si elle quittait la maison, on se doutérait de quelque chose et on saurait. Si je la gardais, on verrait bientôt l'bouquet; et puis, je ne pouvais la laicher comme ça.

J'en parlai à mon oncle, le baron de Cretteuil, un vieux lapin qui en a connu plus d'une, et je lui demandai un avis, il me répondit tranquillement :

« Il faut la marier, mon garçon. »

Je fis un bond.

« La marier, mon oncle, mais avec qui? »

Il haussa doucement les épaules :

« Avec qui tu voudras, c'est ton affaire et non la mienne. Quand on n'est pas de son entpèle avec deux baisers. Enfin

Je réfléchis bien huit jours à cette parole, et je finis par me dire à moi-même : « Il a raison, mon oncle. »

Alors, je commençai à me cresser la tête et à chercher; quand ses soir le juge de paix, avec qui je venais de dîner, me dit :

« Le fils de la mère Pauemlle vient encore de faire une bêtise; il finira mal, ce garçon. Il est bien trop que bon chien chasse de race. »

Cette mère Pauemlle était une vieille ruste dont la jeunesse avait laissé à désirer. Pour un écu, elle avait vendu certainement son âme, et son garnement de fils pas-dessous le marché.

J'allai la trouver, et tout doucement, je lui fis comprendre la chose.

Comme je m'embarrassais dans mes explications, elle me demanda tout à coup :

« Qué qu'vous lui donnerez, à l'p'tiné? »

Elle était malgine, la vieille, mais ma, pas bête, j'avais préparé mon affaire.

Je possédais justement trois lapins de terre perdus auprès de Saauville, qui dépendaient de mes trois fermes de Villebon. Les fermiers se plaignaient toujours que c'était bête; bref, j'avais repercé des lapins champs, où acca en tout, et, comme mes paysans criaient, je leur avais remis, pour jouer à la fin de chaque huit, toutes leurs redevances en volailles. De cette façon, la chose passa. Alors, ayant acheté un bout de côte à mon voisin monsieur d'Aumontel, je faisais construire une maison dessus, et tout prêt quinze cents francs. De la sorte, je venais de construiser un petit bien qui me coûtait pas grand-chose, et je le donnais en dot à la filleule.

La vieille se rétcria : « ce n'était pas assez ; mais je tins bon, et nous nous quittâmes sans rien conclure.

Le lendemain, dès l'aube, le gars vint me trouver. Je ne me rappelais guère sa figure. Quand j'ai le vis, je me souvenai; il n'était pas mal pour un paysan ; mais il avait l'air d'un rude coquin.

Il prit la chose de loin, comme s'il venait acheter une vache. Quand nous fûmes d'accord, il voulut voir le bien; et nous voilà partis à travers champs. Le gredin me fit bien rester trois heures sur les terres; il les arpentait, les mesurait, en prenait des mottes qu'il écrasait dans ses mains, comme s'il avait peur d'être trompé sur la marchandise. La mauvaise n'était pas encore couverte, il exigea de l'ardoise au lieu de chaume parce que cela demande moins d'entretient!

Puis il me dit :

« Mais l'oublier, c'est vous qui le donner? »

Je protestai :

« Non pas ; c'est déjà beau de vous donner une ferme. »

Il ricana :

« Z'est bon, sere ferme et un chien. »

Je rougis malgré moi. Il reprit :

« Allons, vous donnerez l'lit, une table, l'armoire, trois chaises et p'ta vaisselle, ou ben rien d'fait. »

J'y consentis.

Et nous voilà en route pour revenir. Il n'avait pas encore dit un mot de la fille. Mais tout à coup, il demanda d'un air sournois et gêné :

« Mais, si a mourait, à qui qu'il irait, ça bien? »

Je répondis :

« Mais à vous, naturellement. »

C'était tout ce qu'il voulait savoir depuis le matin. Aussitôt, il me tendit la main d'un mouvement satisfait. Nous étions d'accord.

Oh! par exemple, j'eus du mal pour décider Rose. Elle se traînait à mes pieds, elle sanglotait, elle répétait : « C'est vous qui me proposez ça? C'est vous? C'est vous? » Pendant plus d'une semaine, elle résista malgré mes raisonnements et mes prières. C'est bête, les femmes; une fois qu'elles ont l'amour en tête, elles ne comprennent plus rien. Il n'y a pas de sagesse qui tienne, l'amour avant tout, tout pour l'amour!

A la fin je me fâchai et la menaçai de la jeter dehors. Alors elle cède peu à condition que je lui permettrai de venir me voir de temps en temps.

Je la conduisis moi-même à l'autel, je pryai la cérémonie, j'offris à dîner à toute la noce. Je fis grandement les choses, enfin. Puis : « Bonsoir mes enfants! » J'allai passer six mois chez mon frère en Touraine.

Quand je fus de retour, j'appris qu'elle était venue chasser monsieur du château me demander. Et j'étais à peine arrivé depuis une heure que je la vis entrer avec un marmot dans ses bras. Vous me croirez si vous voulez, mais ça me fit quelque chose de voir ce mioche, le cœur même que je l'embrassai.

Quant à la mère, une ruine, un squelette, une ombre. Maigre, vieillie. Bigre de bigre, ça ne lui allait pas, le mariage! Je lui demandai machinalement :

« Eu ta heureuse? »

Alors elle se mit à pleurer comme une source, avec des hoquets, des sanglots, et elle criait :

« Je n'peux pas, je n'peux pas m'plaindre de vous maintenant. J'aime mieux mourir, je n'peux pas! »

Elle faisait un bruit du diable. Je la consolai comme je pus et je la reconduisais à la barrière.

J'appris en effet que son mari la battait; et que sa belle-mère lui rendait la vie dure, la vieille chouette.

Deux jours après elle revenait. Et elle me prit dans ses bras, elle se traina par terre :

« Tuez-moi, mais je n'veux pas retourner là-bas. »

Tout à fait ce qu'aurait dit Mirza si elle avait parlé!

Ça commençait à m'embêter, toutes ces histoires; et je fiai pour sa mois encore. Quand je revins... Quand je revins, j'appris qu'elle était morte trois semaines auparavant, après être revenue au château trois les dimanches... toujours comme Mirza. Lindant assez était mort huit jours après. Quant au mari, le maudit coquin, il l'héritait. Il a bien tourné depuis, paraît-il, et est maintenant conseiller municipal.

* * *

Puis, monsieur de Varnetot ajouta en riant :

« C'est égal, c'est moi qui ai fait sa fortune à celui-là! »

Et monsieur Séjour, le vétérinaire, conclut gravement en portant à sa bouche un verre d'eau-de-vie :

« Tout ce que vous voudrez, mais des femmes comme ça, il n'en faut pas. »

Histoire vraie,
nouvelle de Guy de Maupassant (1850-1893),
est parue dans *Le Gaulois* du 18 juin 1882.

Dépôt légal – BAnQ et BAC : décembre trimestre 2020

ISBN : 978-2-89580-156-0
© Vertiges éditeur, 2020

Lecturiels
www.lecturiels.org